

COMPLAINTE

SUR LE GRAND INCENDIE QUI A EU LIEU A MONTREAL,

Jeudi LE 8 JUILLET 1852. *à 9 heures*

PAR UNE DES VICTIMES DE CETTE HORRIBLE CATASTROPHE !

Sur l'Air bien connu du Cantique de St. ALEXIS.

Quel est ce bruit qui frappe mon oreille ?
C'est le tocsin ! le feu est quelque part,
J'entends des cris, tout le monde s'éveille,
Mon cœur me dit : qu'il est déjà trop tard !
Je cours soudain, en regardant le ciel :
Où la lueur remplace le soleil !

Mon sang se glace ;
Car tout menace
D'un incendie affreux et sans pareil !

Déjà l'on voit des tourbillons de flammes ;
Déjà l'on peut compter les malheureux,
Déjà j'entends que l'on verse des larmes,
Déjà au ciel on adresse des vœux : —
" Pardon Seigneur ; ô ne nous frappez pas !
" Dieu de bonté, relevés votre bras ?
" Notre faiblesse,
" Notre détresse,
" Plaident pour nous en ce grand embarras. "

" Que votre amour arrête vos vengeances,
" En détournant vos regards irrités,
" Daignez, Seigneur, au poids de nos offenses
" Y opposer celui de vos bontés ?
" Si nos péchés méritent ces rigueurs ;
" Que nos remors apaisent vos fureurs,
" Que la tempête,
" Soudain s'arrête ;
" Fasse cesser nos larmes et nos pleurs. "

Entendrez-vous sans répandre des larmes :
L'affreux récit de la calamité ;
Qui a réduit Montréal aux alarmes,
Et ses enfants à la mendicité !
Daignez ouïr la voix d'un malheureux,
Qui a souffert, qui a vu de ses yeux,
Ce triste drame
Depuis l'alarme
De ce sinistre horrible et désastreux !

Comment oser essayer à dépeindre,
Ce qu'ont souffert de pauvres malheureux,
Qui, dans le feu, sans espoir de l'éteindre,
Sauvaient encor quelques effets précieux ;
Mais, oh malheur ! après tant de travaux,
Ils retombaient en des dangers nouveaux ;
Quoique l'on fasse,
Ce feu néfaste ;
Dévore tout jusqu'aux derniers morceaux !

Voyez partout quelle horrible souffrance ;
Que de tourments et de maux entassés ;
Le feu et l'eau semblent faire alliance,
Pour accabler tous ces infortunés !
Brûlés le jour par le feu, le soleil,
Noyés la nuit par les torrents du ciel !
Double torture,
Que l'on endure.
Fut-il jamais supplice plus cruel ?

Qu'il est touchant d'entendre cette mère,
Toute éperdue demander ses enfants !
Elle ne sait qu'est devenu leur père,
Hélas, dit-elle, sont-ils encor vivants ?
Mais c'est en vain qu'elle verse des pleurs,
Chacun ne voit que ses propres malheurs !
Sourds à sa plainte !
Elle est contrainte
De dévorer ses peines et ses douleurs !

Là c'est l'enfant qui demande son père,
Qu'il a cherché jusqu'ici vainement ;
Que devenir lui qui n'a plus de mère ?
Il l'a perdue avant l'embrasement !
Pour vêtement il n'a que des haillons,
Son petit corps n'est que contusions !
O tendre enfance,
Que ta souffrance,
Perce le cœur et fait compation !

Un peu plus loin, voyez sous cette tente
Ces malheureux tremblants diffigurés,
Après le feu, c'est l'eau qui les tourmente,
Sous cet abri, pêle mêle entassés !
Jeunes, et vieux, riches, comme indigents ;
Par le fléau frappés en même temps ;
Semblent tous frères,
Dans leurs misères ;
Car ils gémissent et souffrent également.

Enfin voilà, qu'au milieu du désastre ;
Où l'on ne semble attendre que la mort !
La providence arrive ! ce bel astre,
Vient apporter la vie le recomfort !
Des cœurs amis, des frères généreux,
Touchés des cris de tant de malheureux ;
Viennent repaître,
Faire renaître,
Ces corps brisés de maux si douloureux.

De tout côté, par un heureux contraste ;
L'on voit venir des secours abondants !
Là où le feu détruit brûle et dévaste,
Se distribue du pain aux indigents !
Soyez bénies âmes prédestinées,
Pour vos bien faits en ces tristes journées !
Sans qu'on les prones,
Telles aumônes,
Plaident pour vous aux célestes assemblées !!!

